

Si tu vois ma mère

À la fac, je révise ma thèse pour passer la soutenance. J'ai le document en mains et je lis des trucs avec des graphiques en noir et blanc, des notes manuscrites et je ne reconnaissais rien de ce que j'ai écrit. Dans un premier temps, je crois que c'est parce que j'ai pas assez bossé, dans un deuxième temps je finis par revenir à l'idée que c'est pas moi qui écris tout ça. Pourtant c'est ma thèse. Les profs soucieux de mon avenir ont-ils écrit à ma place ? Je ne sais pas.

J'arrive dans un amphi, je m'installe et puis tout d'un coup il y a un mouvement de foule, les gens se relèvent et semblent vouloir s'en aller. Je ne comprends rien ; je fais de même et en arrivant en bas de l'amphi je rencontre le jeune prof, chemise blanche, lunettes rondes, cheveux frisés qui me demande où je vais. Je lui explique que j'ai vu un mouvement de foule, des gens qui s'en sont allés, et que je faisais pareil. Il me dit : non, mais, vous voyez ce que je fais pour la fac de Nancy ? Je pense qu'il fait allusion au fait qu'on a fait une séance de coaching tous les deux, et c'était moi qui le coachais. Mais en fait, le cours a lieu et je vais me rasseoir dans l'amphi.

La « thèse » est tout simplement ma mémoire (avant la thèse, on dit : « un mémoire »). Elle est remplie de souvenirs qui me sont devenus illisibles, voire de Réel illisible depuis le départ. L'illisibilité donne le sentiment que ça pourrait avoir été écrit par un autre. Les profs ou les parents qui écrivent le destin de leurs enfants, destin dans lequel les enfants ne se reconnaissent pas.

Le noir et blanc omniprésent me rappelle le pubis maternel avec son opposition des poils noirs sur le ventre blanc.

Le jeune prof reprend les traits de l'acteur que j'ai vu hier soir dans « Si tu vois ma mère ». C'est l'histoire d'un type qui, après la mort de sa mère, continue de la voir comme si elle faisait partie de sa réalité. C'est donc ça qui est refoulé en dessous de sa figure apparente. Il tient la place de prof, c'est-à-dire celui qui sait, tandis que je ne veux pas savoir. Pourtant il y a le souvenir d'un moment où je l'ai coaché : oui, à un moment j'ai su, mais je ne cesse de refouler.

La fac de Nancy m'évoque une seule chose, l'amante que j'ai eue quand j'avais la trentaine, qui était de Nancy. Elle était régulièrement coincée chez sa mère et ne pouvait plus en sortir. Je l'attendais des semaines, elle ne donnait aucune nouvelle, et puis, tout d'un coup, elle débarquait. C'est donc du même ordre : « la fac » désigne un savoir sur l'Œdipe. Ce savoir, contrairement à ce que dit Freud, c'est que l'Œdipe est indécollable, comme cette fille qui ne parvenait pas à décoller de chez sa mère, comme le personnage principal de « Si tu vois ma mère ». Le cours n'a pas lieu, la foule est « refoulée » ; le cours a lieu, on va savoir quelque chose sur l'Œdipe. Mais c'est alors que le réveil interrompt la chose. C'est dire à quel point le refoulement marche encore pour une représentation pourtant moult fois déterrée et ré-enfouie aussitôt.

Le « prof » interrompt ma marche vers la sortie, vers le refoulement, et il me communique un indice sur le savoir qui est ici refoulé. D'où le fait que, finalement, je reste.

Mercredi 8 avril 2020